

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Lyne Richard, Pierre Cayouette, Lison Beaulieu

Josée Bonneville

Number 128, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36790ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2007). Review of [Lyne Richard, Pierre Cayouette, Lison Beaulieu]. *Lettres québécoises*, (128), 14–15.



Lyne Richard, *Le bruit des oranges*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2007, 168 p., 19,95 \$.

Comment survivre à une enfance terrifiante ?

Lyne Richard nous fait vivre un voyage troublant au pays de la folie.

Zab connaît la pire des enfances : un père violent, une mère déprimée au cœur sec, une institutrice qui se sert de la religion pour persécuter ses élèves, bref, la misère affective autant que matérielle. Heureusement qu'il y a son grand frère, seul capable de tendresse et de complicité, mais lorsqu'il fuit cet enfer, plus personne ne peut consoler Zab, qui n'a alors que douze ans. Quand sa mère meurt, trois ans plus tard, Zab cesse de parler pendant un an. Le silence est son refuge. Tout comme les dessins qu'elle fait sur tous les bouts de papier et de carton qu'elle trouve. Adulte, elle sera peintre. Et elle se battra sans relâche contre les démons, tenaces, de cette enfance vécue dans la terreur. Rien n'y fera. Ni l'amour dévoué et inconditionnel de son mari qui lui pardonne tout dans l'espoir de la sauver, ni la naissance de leur fille en qui elle ne perçoit que « la part sombre » (p. 60) d'elle-même, ni les multiples liaisons dans lesquelles elle cherche « des peurs de plus en plus grandes afin d'abolir celles de [son] enfance » (p. 70), ni même le seul homme en qui elle se reconnaîtra comme dans un frère et qu'elle aimera à la folie et... dans la folie.



LA FOLIE COMME SI VOUS Y ÉTIEZ

Le récit est raconté à la première personne par une Zab (un diminutif d'Élizabeth) qui avance dans sa vie comme une funambule sur une lame de rasoir. Une Zab qui ne connaît que la démesure, celle de la violence, de la passion et du désespoir. Le lecteur est donc constamment plongé dans l'horreur avec elle, et le grand mérite du roman, c'est de lui faire connaître, de l'intérieur, les abîmes vertigineux de sa folie ainsi que toutes ses implications : son enlèvement dans des modèles insensés et douloureux, son angoisse incessante, son incapacité à entrer en relation avec les autres, son inaptitude au bonheur et à la vie. À part le bruit des oranges, qui « ont des voix de paradis, de soleil, d'îles perdues dans la mer chaude » (p. 104), à peu près rien ne vient atténuer son désespoir. Dans la mesure où, trop accaparée par



LYNE RICHARD

sa douleur, elle ne peut reconnaître aux autres ni une vie ni une voix propres, aucun discours ne permet au lecteur de se distancier de sa folie, ce qui rend le récit, par moments, presque insoutenable. Les quelques paroles sensées du récit, prononcées par des amis de Zab, tombent à plat ; ils font ricaner Zab qui n'y voit, non sans raison d'ailleurs, que des clichés et des phrases creuses. Personne ne peut la rejoindre, et l'impuissance des autres à l'aider fait davantage ressortir la force de son désespoir et la profondeur de sa folie.

Seule l'écriture permet une distanciation. La narratrice, en effet, s'exprime dans une langue très lyrique. La douleur est ainsi magnifiée, portée par une poésie qui la transcende, et le lecteur est partagé entre l'horreur du récit et la beauté de la langue qui le fait vivre.

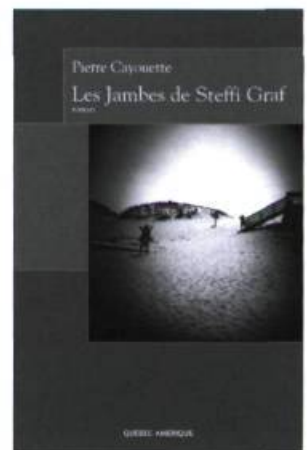


Pierre Cayouette, *Les jambes de Steffi Graf*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2007, 154 p., 19,95 \$.

Y a-t-il une vie après la retraite ?

Cette question, au centre du roman, ne manquera pas d'intéresser les *baby-boomers*.

Le roman s'ouvre sur une image de mort : « J'avais pourtant exigé de ne pas être exposé. Je ne voulais pour rien au monde m'astreindre à cette tradition funèbre » (p. 9), note le narrateur, qui se plie de mauvaise grâce à la fête soulignant son départ à la retraite après une trentaine d'années d'enseignement du français et de la littérature. Edgar Forest trouve que la salle du personnel, où la fête a lieu, a « des airs de salon funéraire » (p. 10) et que ses collègues s'agglutinent autour de lui comme auprès d'une dépouille. Cependant, si la retraite éveille en lui des images aussi morbides, ce n'est pas seulement parce qu'il est hypocondriaque et qu'on lui a trop parlé de ces retraités qui meurent d'une crise cardiaque six mois après avoir laissé leur emploi. C'est parce qu'une tare mystérieuse accable ses proches : sa mère, son père, son frère aîné et sa femme



sont tous morts à cinquante-neuf ans. Tout juste son âge. Va-t-il échapper à cette malédiction? Va-t-il survivre à sa première année de retraite? En attendant d'être fixé sur son sort, Edgar suit des leçons de piano, joue au tennis, jardine, fait du bénévolat à l'hôpital Sainte-Justine et un voyage à Paris. Tout en se remémorant les événements marquants de sa vie et les gens qui l'ont peuplée (Geneviève, un amour de jeunesse, sa femme Mireille, son fils Rémi, ses anciens collègues, etc.), il se pose des questions fort pertinentes sur lui-même et sur ses rapports aux autres. Il poursuit également une quête spirituelle commencée en cachette de ses collègues, des petits-bourgeois de gauche revenus de tout, surtout de la religion catholique qui évoque pour eux les prêtres pédophiles et les coups de règle sur les doigts.



PIERRE CAYOUCETTE

UN HAPPY END

Edgar devient aussi « biographe à gages » (p. 73), c'est-à-dire qu'il écrit, sur commande, la biographie d'un défunt dont la famille veut conserver un souvenir livresque. Sa première œuvre tombe entre les mains d'un éditeur qui tient

absolument à la publier, et le livre devient un best-seller. L'épisode est amusant (la commande fait partie des préarrangements funéraires!), mais j'ai eu du mal à croire à ce succès instantané. Edgar lui-même, d'ailleurs, ne le prend pas au sérieux et il abandonne bien vite ses velléités d'écrivain. À quoi donc rime ce détour du récit? Le journaliste en Pierre Cayouette s'y est-il laissé entraîner par le désir de faire la critique des aléas du marché du livre? La satire ne manque pas d'intérêt, mais le roman y perd quelques plumes en vraisemblance. Il continuera d'ailleurs d'en perdre jusqu'à la fin. Alors que mon intérêt n'avait pas fléchi jusque-là, les trente dernières pages m'ont déçue. Je n'ai pas cru non plus au *bappy end*, où tout se met subitement en place pour le plus grand bonheur du protagoniste. Ce dénouement a quelque peu gâché le plaisir que j'avais eu à lire ce roman par ailleurs fort bien écrit et mené, jusque-là du moins, de main de maître. Dommage!

Et les jambes de Steffi Graf dans tout ça? Elles sont « interminables et dorées comme du miel » (p. 67). N'en demandez pas plus.

☆
Lison Beaulieu, *Un thé avec Nathan*, Moncton, Perce-Neige, 2006, 162 p., 19,95\$.

Dur, dur d'être simple!

Quand donc certains auteurs cesseront-ils de faire du style?

Le titre est joli et tout simple: *Un thé avec Nathan*. Il sonne bien, avec son allitération en « l » et ses deux syllabes en équilibre de chaque côté de sa préposition. Quel dommage que l'écriture du roman ne soit pas de la même eau!

UNE ÉCRITURE AMPOULÉE

Vous souvenez-vous de Lisette de Courval, dans *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, qui cherchait à bien « perler » pour se donner l'illusion d'appartenir à une classe sociale supérieure? Certains auteurs débutants me font penser à elle. Ils forcent la métaphore et triturent la phrase dans le but probable de prouver aux autres, et plus encore à eux-mêmes, qu'ils sont de véritables écrivains. C'est le cas de Lison Beaulieu qui, tout au long de son roman, apparaît plus préoccupée de faire beau que de dire vrai. Aussi, quand ses personnages, au lieu de se contenter de pleurer, ont des « perles d'eau aux

cils » et des « cernes salés » (p. 83), je ne ressens pas leur tristesse; je pousse plutôt un soupir d'agacement. Tout comme lorsque l'un des deux narrateurs, Michel, « déga[ge] le paquet de sa cache » (p. 109) au moment de déballer un cadeau, laisse son père l'« emmitoufler de son bonheur » (p. 103) alors qu'il frissonne et fait « battre [la porte] sur ses gonds, espérant créer un courant d'air propice à l'échange de molécules » (p. 37) quand il veut aérer une pièce. L'éditeur ne pouvait-il suggérer à son auteure d'épurer ses phrases et de les libérer des innombrables scories qui les alourdissent?

UNE HISTOIRE À LA AJAR



LISON BEAULIEU

Moi qui ai *tripé* sur l'épisode Ajar de la vie de Romain Gary, j'aurais pourtant dû savourer cette histoire d'écrivain qui se cache derrière une doublure. À l'instar de Romain Gary, en effet, Nathan Bélanger, un auteur de grand talent, écrit sous un pseudonyme, celui de Philippe Vigoureux, et demande à un autre, en l'occurrence son grand ami Michel Roy, de jouer le jeu médiatique à sa place. Le récit, cependant, déborde largement cette supercherie littéraire; il apparaît plutôt comme le prétexte à l'élaboration d'un triangle amoureux dans lequel

les protagonistes jouent à je-ne-sais-pas-qui-j'aime. Mais ce jeu n'est malheureusement pas approfondi. Il est dilué dans un grand nombre d'épisodes qui encombrant le récit à défaut d'avoir l'espace pour se déployer. Il aurait fallu avoir le courage d'élaguer autant dans ces épisodes que dans les personnages secondaires, très nombreux. L'un d'eux, cependant, mérite d'être conservé. C'est celui de la grand-mère de Michel, qui vole la vedette aux trois protagonistes. Affectueuse, excentrique et terriblement vivante, elle ne cesse d'étonner, comme dans cet épisode amusant où elle appelle le 911 de son lit d'hôpital parce que l'infirmière lui fait porter une couche. Bref, le roman ne manque pas d'éléments savoureux, mais son auteure n'a pas réussi à les livrer simplement. Il est vrai que cela demande de l'expérience.

